

## L'ORDINAIRE — SYMPTÔME

L'Ordinaire est un espace pour dire par écrit ce qui se dit ou s'écrit de toute façon, mais ne se publie pas toujours. Dire, ni ex-cathédra, ni ex-fauteuil, ni ex-divan; dire souvent au fil de la plume, quand on ne sait pas si l'on travaille, ou si l'on rêve que l'on travaille. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'ici plus qu'ailleurs l'on croit à la parole « naïve » ou « spontanée ». Certains au contraire sont tout à fait persuadés que c'est bien de travail qu'il s'agit. Tout cela reste à vérifier.

L'Ordinaire est un espace d'écriture sans que l'exigence d'un écrit définitif soit imposée comme fantasme directeur. Il n'y règne pas l'illusion de l'écrit « théorique » qui serait plus « vrai » qu'une écriture analysante, voire balbutiante. Le travail n'est pas exclu pour celui qui y tient, ou veut écrire en s'y tenant de près. Bien des articles sont le résultat d'un travail et s'apparentent à ce titre à ce qui se publie ailleurs; la plupart d'entre eux portent cependant ouvertement la marque d'une parole symptomale.

Produire « la chose scientifique » n'étant une exigence ni explicite ni implicite de cette revue, la clinique de l'analyste est venue en quelque sorte occuper cette place. La non-signature, à laquelle s'ajoute l'absence de noms d'une direction, en sont je pense les raisons principales. Que la clinique de l'analyste soit venue là où habituellement trône le discours théorique, ne signifie pas que le « personnel » soit considéré comme qualité indépassable, ni que l'on s'imagine écrire impunément parce que l'on ne signe pas.

Quand on écrit pour l'Ordinaire on sait que l'on écrit *pour* l'analyse. Que l'idée que l'on se fait de la psychanalyse soit une chose hétéroclite, voilà ce qui doit venir à jour, dès lors qu'ici n'écrivent que ceux qui sont pris dans l'Acte analytique.

Les auteurs qui écrivent et publient ailleurs et qui pour des raisons diverses ont donné leurs textes à l'Ordinaire, ont accepté de voir prendre un décalage au sens de leurs textes, du simple fait d'être publiés anonymes, là.

La parole prend appui sur la langue. Les mots écrits, s'ils figurent parmi des textes qui se donnent pour tels, deviennent textes quelle que soit leur qualité et s'inscrivent dans le corps de textes déjà-là. Et si de tout texte on peut dire « ce texte est une merde », l'on ne peut pas dire « cette parole est une merde », pas plus que « de ta bouche sort la merde ». La merde n'est pas métaphore de n'importe quoi et il faut des conditions particulières à la fabrication de métaphores. Il est par ailleurs possible de dire « ces paroles mentent » ou même « de ta bouche sort le mensonge » ou « la haine ». Entre merde, mensonge et haine, nous voilà bien... Nous voilà bien au cœur de la perte, du symptôme et du travail. Entre merde et mensonge, mi-songe, mère de mon songe, et le travail de l'analyste.

Or pour dire ces choses, et d'autres, dire en écrivant, en s'écrivant tout en ne quittant pas pour autant la scène de l'analyse, la place était vide. Place prise par l'Ordinaire, place bien modeste... peut-être à peine un strapontin... place d'où peut se dire le symptôme de l'analyste à découvert ou à peine maquillé de théorie courante. Elle n'est offerte par aucun organe officiel de l'analyse, et pour cause. Serait-ce que le symptôme de l'analyste est une souffrance ordinaire qui surgit là, comme chez tout être parlant, où le symbolique est en souffrance?

Symptôme qui ne peut se lire comme tel qu'à condition de créer cet espace de traçage qui rend possible dans un après-coup la relecture des différents dires d'un même moment. Comme une pièce qui se joue dans une même unité de lieu et de temps, unité de répétition d'une représentation qui pour chaque acteur aurait déjà eu lieu. La question reste : pour quel public? Je parle de théâtre car l'Ordinaire à mon sens donne à voir et à entendre.

Mais avant de poursuivre, je laisserai un blanc dans mon texte pour y introduire le texte d'un autre. Cela s'appelle une citation. Voici quelques citations, textes empruntés, découpés de leur contexte, décentrés à ma guise, qui me servent à m'adosser comme à un mur ou à donner consistance théorique à ce qui, ne venant que de moi, m'apparaît ne pas pouvoir être cru de tous.

La citation indique l'endroit du doute. La citation est la brèche de tout texte, elle est demande aiguë de crédibilité.

Voici donc une citation de Lacan à propos de la communication dite non verbale : « On peut en effet en saisir l'équivalent dans la communion qui s'établit entre deux personnes dans la haine envers un même objet : à ceci près que la rencontre n'est jamais possible que sur un objet seulement, défini par les traits de l'être auquel l'une et l'autre se refusent.

Mais une telle communication n'est pas transmissible sous la forme symbolique. Elle ne se soutient que dans la relation à cet objet. C'est ainsi

qu'elle peut réunir un nombre indéfini de sujets dans un même « idéal » : la communication d'un sujet à l'autre à l'intérieur de la foule ainsi constituée, n'en restera pas moins irréductiblement médiatisée par une relation ineffable.

Cette excursion n'est pas seulement ici un rappel de principes à l'adresse lointaine de ceux qui nous imputent d'ignorer la communication non verbale : en déterminant la portée de ce que répète le discours, elle prépare la question de ce que répète le symptôme. » (*Écrits* p. 19).

Quel est l'objet commun d'une foule comme celle que forme une société de psychanalystes? Dans le meilleur des cas c'est la psychanalyse même, objet hétéroclite, mais qui se mue en un tout sans failles pour la circonstance; mais le plus souvent c'est l'institution analytique à laquelle tous appartiennent qui a cette fonction, quand ce n'est pas tout bonnement l'analyste « idéal » qu'un maître commun incarnerait.

Je rappelle à ce propos également l'article paru dans l'Ordinaire n° 1, « Faust y faut » : ... » Alors, on ne se parle plus? On s'écrit. Parce que ce n'est pas en face qu'on peut s'avouer inutiles. *Pas tout* utiles, mais sûrement outils. Sans le savoir? Allez savoir! »

Puis encore Lacan : « L'expérience analytique nous permet d'éprouver la pression intentionnelle. Nous la lisons dans le sens symbolique des symptômes, dès que le sujet dépouille les défenses par où il les déconnecte de leurs relations avec sa vie quotidienne et avec son histoire, — dans la finalité implicite de ses conduites et de ses refus, — dans les ratés de son action, — dans l'aveu de ses fantasmes privilégiés, — dans les rébus de sa vie onirique. » (*Écrits* p. 103).

Et la vie quotidienne des analystes? Si l'on est femme ou homme et analystes pas toujours, on ne peut pas exclure l'être analyste de la vie quotidienne. Les analysants en font-ils partie ou non? Je pense que oui. « Sans le savoir? Allez savoir... » Ces analysants qui sont pris dans « son action formatrice » telle qu'en parle Lacan, poursuivant ce même texte : « L'efficacité propre à cette intention agressive est manifeste : nous la constatons couramment dans l'action formatrice d'un individu sur les personnes de sa dépendance : l'agressivité intentionnelle ronge, mine, désagrège; elle châtre; elle conduit à la mort : « Et moi qui croyais que tu étais impuissant! », gémissait dans un cri de tigresse une mère à son fils qui venait de lui avouer, non sans peine, ses tendances homosexuelles. » (*Écrits* p.104).

Je pense là à l'air quelque peu navré d'un collègue (ou plus d'un...) me disant : « je n'ai pas lu attentivement l'Ordinaire, mais je l'ai parcouru,

enfin ce ne sont pas des textes d'analystes, ça, c'est des textes d'analysants... » Mais ceux qui écrivent sont les mêmes qui *en* vivent au vu et au su de tout le monde, et les mêmes qui, font-font-font... des petits analystes futurs.

Et encore Lacan : « Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge est traversé de part en part par le problème de sa vérité :

— soit qu'il la trahisse en tant qu'il est expression — de son hérédité organique dans la phonologie du *flatus vocis*, — des « passions du corps » au sens cartésien, c'est-à-dire de son âme, dans la modulation passionnelle, — de la culture et de l'histoire qui font son humanité, dans le système sémantique qui l'a formé enfant,

— soit qu'il manifeste cette vérité comme intention, en l'ouvrant éternellement sur la question de savoir comment ce qui exprime le mensonge de sa particularité peut arriver à formuler l'universel de sa vérité » (*Écrits* p. 116).

... « De ta bouche sort le mensonge »... « Ce texte est une merde »... mais aussi un compromis : « Tu dis l'erreur »... Quelle différence entre mensonge et erreur? L'erreur pourrait n'être qu'un mensonge, moins la jouissance. Le mensonge s'attribue à un sujet, l'erreur s'estime par rapport à un corps de savoir. Beaucoup de mensonges pourraient ne jamais constituer une erreur!

Et encore Lacan : « Il est difficile de ne pas voir, dès avant la psychanalyse, introduite une dimension qu'on pourrait dire du symptôme, qui s'articule de ce qu'elle représente le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir. » (*Écrits* p. 234).

Sachant cela et bien d'autres choses de son analyse, l'analyste peut-il écrire autrement qu'en laissant au symptomatique sa place, bien qu'au moment d'écrire, comme n'importe qui, il ne sait pas à partir de quoi le symptomatique de cet écrit-là sera lisible pour lui ou les autres. L'analyste ne maîtrise pas plus qu'un autre le fait que du symptôme il y en a, et surtout là où on ne le cherche pas nécessairement, à savoir dans de savants travaux, mais il est tenu de savoir que non seulement cela existe, mais fait partie de sa vérité et qu'un travail de recherche analytique ne saurait exclure cette dimension symptomatique de son expression.

Et les « mathèmes »? Et leur devenir? Il en est comme des citations massives que je fais ici de « Lacan, encore Lacan » : « Mon » symptôme n'est pas dans « son » texte, mais dans l'usage que j'en fais. Ces textes le mien, le sien, juxtaposés selon une bonne ou faible logique, publiés en tout cas dans une même suite sont inscrits comme « de la psychanalyse » et seront lettre morte ou volée selon la névrose de chacun et son rapport

à l'institution où la psychanalyse se négocie. La différence est que je ne suis pas Lacan, que mon texte ne signale pas la présence d'une œuvre (les textes de Lacan jeune se lisaient autrement du temps de leur parution que maintenant). L'œuvre est en outre métonymie du corps, comme est métonymie du corps de Lacan le « local », qui n'est pas lieu de l'École Lacanienne de Paris, mais de l'École Freudienne de Paris.

Citer... parler avec les mots d'un autre... quand l'œuvre existe ce n'est plus l'autre mais l'Autre qui authentifie pour l'autre mon dire.

Authentifier pour l'autre, cela ne va pas sans demande ou offre de reconnaissance.

Pour mieux comprendre comment se situe l'Ordinaire par rapport à ce qui était déjà-là, récapitulons rapidement les différents lieux de l'École, ses dépendances directes, ses granges, ses écuries.

— *Lieu pour écrire* : Scilicet, en y écrivant on est *reconnu* élève de Lacan par Lacan lui-même, qui de ce fait signe et contresigne tout texte qui y paraît.

— *Lieu pour nommer* : le Jury d'Accueil nomme ceux pour qui l'École s'engage à garantir la qualité analytique du travail vers l'extérieur. On y est *reconnu* docteur-analyste-de-ville.

— *Lieu pour mourir* : la Passe, l'on y livre par personnes interposées au Jury d'Agrément, la symbolisation impossible du passage d'analysant à analyste. On est censé connaître et donc tenir un discours d'analyste qui serait différent d'un discours d'analysant. L'on vient y dire que comme analysant on est déjà mort (ci-gît) et l'on est *reconnu* Analyste de l'École. Cette reconnaissance est censée être pour l'intérieur.

— *Lieu pour lire* : l'Université. On y apprend des textes et des concepts et l'on est *reconnu* docteur-des-champs-de-batailles-sémantiques. Vincennes serait aux premières lignes, mais cela est une autre bataille. Et puis, l'on s'y mange aussi. Mais Vingt cènes ne valent pas une analyse?

A chaque lieu donc sa reconnaissance, ses galons, ses servitudes. La Passe, est de tous le lieu le plus approprié à ne pas esquiver la chose inconsciente. Elle aussi se négocie, mais certaines garanties peuvent être efficaces à ce que quelque vérité en fin de compte passe quand même. Passants et passeurs ont à déjouer pas mal de pièges, la mauvaise presse de l'Imaginaire n'en est pas des moindres. Certains passants à force de vouloir « causer Lacan » s'imaginent l'avoir évincé pour de bon et veulent tellement en rajouter sur le mort, qu'on peut se demander s'ils ont jamais vécu. Beaucoup s'imaginent que l'aptitude à symboliser se prouve en

prouvant qu'on a perdu le don de la parole, jusqu'à ne plus oser dire ce qui de leur pensée et de leur faire comme analystes les fait encore (comme « encore, encore Lacan »), encore, encore, un corps souffrir.

Du fait que tout cela existe, l'Ordinaire serait-il un lieu pour guérir? Lieu pour gémir aussi... une sorte d'Hosto en somme... Les docteurs n'y font que passer. Si le seuil n'existait pas, nous l'aurions inventé.

Et quel type de textes se publient dans l'Ordinaire? Parvenus jusqu'au n° 7 une lecture de l'ensemble permet déjà certaines remarques. La plupart des articles peuvent se ranger en trois catégories. Celles-ci sont grossières certes, mais permettent une vision d'ensemble, et très rares sont les textes qui n'entrent dans aucune, ou sont un mélange des trois. Ils sont systématiquement ou dans l'une ou dans l'autre, et contrairement à ce que l'on pourrait penser il n'y a pour l'instant que très peu de mélanges de genre dans un même texte. Même ici : un grand respect du genre. Ceci peut surprendre...

On peut schématiquement les caractériser ainsi :

1) Les articles dits cliniques, tels qu'on entend classiquement cette dénomination. Il y est le plus souvent question de « cas » vus par l'analyste. Je rangerai dans cette même catégorie (et ceci est un point de vue) les écrits qui d'une manière plus générale traitent de « l'autre », non comme concept « objet (a) » mais de l'autre mon semblable. Ainsi tout « autre » analyste dont on parle, voire « moi-l'autre », quand « je » ne peut pas se dire par écrit. Cet autre peut être un « on », ou bien Freud ou Lacan lorsqu'on'en parle en tant que sujets ou personnes (qui disent ou pensent telle et telle chose). Ceci serait la clinique de l' « autre ».

2) Les articles qui traitent ouvertement du « je », soit que ceci s'énonce clairement, soit par le biais de la clinique de l'analyste, dont explicitement on se réclame. Dans cette catégorie on trouve une clinique variée du « je ». « Je » analyste, patient, analysant, psychotique, névrosé, didactisé. Ce sont des énoncés de la souffrance assignable au sujet de l'énonciation; que cette souffrance soit celle d'une hospitalisation, celle de l'être analyste, ou analysant, elle parle chaque fois du sujet en tant que manquant. « Je » souffre en tant qu'analyste, en tant qu'analysant, de ma pratique, de mon analyse, de mon analyste, de l'École Freudienne de Paris, de l'Internationale... de mon délire, de ma pauvreté, de ma fugue, de ma peau, de l'inéluctable de ma mort.

3) Enfin les textes classiquement « théoriques », sans préjuger de leur qualité. Textes dont les énoncés ne concernent pas directement et explicitement l'énonciateur, textes de la théorie de l'Autre. Ceux-là énoncent les problèmes en termes codés, c'est-à-dire qu'il est nécessaire de connaître

leur référent pour qu'ils existent en tant qu'énoncés autonomes. Ce référent est le plus souvent l'œuvre de Freud et/ou de Lacan, mais aussi la littérature ou la philosophie. Les manières y sont discursives, démonstratives, logiques ou illustratives d'une certaine « littérature ». Leur autre est l'Autre, de manière explicite.

Voici pour tous les numéros jusqu'à maintenant parus, une récapitulation en ces trois catégories :

N° 1	: 16 articles, 98 pages;	clinique de « moi-l'autre » : 7 clinique du « je » : 5 « Théorie de l'Autre » : 4
N° 2	: 20 articles, 106 pages;	clinique de « moi-l'autre » : 9 clinique du « je » : 7 « Théorie de l'Autre » : 4
N° 3	: 19 articles, 148 pages;	clinique de « moi-l'autre » : 8 clinique du « je » : 7 « Théorie de l'Autre » : 4
N° 4-5	: 22 articles, 168 pages;	clinique de « moi-l'autre » : 7 clinique du « je » : 11 « Théorie de l'Autre » : 4
N° 6	: 18 articles, 115 pages;	clinique de « moi-l'autre » : 5 clinique du « je » : 12 « Théorie de l'Autre » : 1
N° 7	: 17 articles, 138 pages;	clinique de « moi-l'autre » : 7 clinique du « je » : 3 « Théorie de l'Autre » : 7

Il y a peu à dire sur l'aspect quantitatif, si ce n'est que les articles « cliniques » y sont largement majoritaires. Il faut cependant se rappeler que le *travail théorique* donne du travail. Les articles de cette catégorie sont généralement beaucoup plus longs que les autres. Ils correspondent à ce que prévoyait dans le n° 1 de l'Ordinaire l'article « Sur l'Anonymat », séparant les deux possibilités : l'une de trouver, l'autre de prouver. On trouve pour soi, l'on prouve pour les autres et ceci sont deux activités de pensées différentes. La vérité trouvée, pour être démontrée, donc pour exister pour l'Autre, nécessite la mise en jeu du *travail*. Ces articles mettent en scène précisément les plus ou moins bonnes capacités de travail de leurs auteurs. Le dernier numéro exhibe une proportion inverse : les articles théoriques (le travail) y sont prépondérants. Est-ce pour cela que certains l'ont trouvé meilleur? Le travail, c'est sûr, à première vue paraît moins dégoûtant que l'âme. Mais il est difficile de dire s'il s'agit d'un

hasard ou d'une évolution des écrivains ordinaires. Dans le cas d'une évolution, elle se serait faite alors dans le sens d'une plus grande conformité à ce qui est attendu d'une revue de psychanalyse. Le modèle de l'article impersonnel, démonstratif et codé aura été si fort que seul six numéros lui auraient résisté...

Que dire des articles qui ne se disent pas d'analystes? Ce qui s'impose à leur lecture est leur caractère « psychotique ». Ils sont par ailleurs tout à fait à leur place à côté des autres, comme leur suite ou l'envers des citations théoriques. Le plus souvent ils figurent dans la catégorie de la clinique du « je », mais parfois la théorie y est interrogée en tant que corps complet, en tant que prothèse ou remède persécutif à la faille du corps propre, manière psychotique par excellence d'entreprendre le dialogue avec une supposée science qui parlerait la langue de tous. Il va de soi que des psychanalystes font également partie du lot.

Là cependant les choses se compliquent. On ne peut pas simplement dire qui est psychotique ou qui ne l'est pas d'après ce type de critères, et le pourrait-on que cela n'ajouterait rien à notre savoir. Il s'agit à partir de là non plus de s'interroger sur « qui est qui » socialement (psychanalyste, fou) ni structurellement (le dernier jeu des salons : est-il obsessionnel ou phobique?), mais de poser la question : OU en sommes-nous?

Pour m'expliquer à ce sujet, je vais développer une hypothèse qui tient compte de la transmission du savoir en psychanalyse. Elle s'applique à une certaine génération d'analystes ordinaires qui déborde évidemment de loin le strict nombre de ceux qui ont effectivement écrit jusqu'à présent dans l'Ordinaire.

Il s'agit d'une génération d'analystes qui dans leurs analyses touchent à la question de la psychose d'une manière inédite et non analysée par rapport à l'analyse de leurs propres analystes ou/et maîtres, sans qu'ils soient pour autant des psychotiques au sens psychiatrique du terme. Tout se passe comme si dans leur savoir et leurs analyses, ils en étaient arrivés à un point où tout progrès de l'analyse dans sa *pratique* (pour autant que de faire progresser la pratique leur est vital, ce qui est loin d'être le cas pour tous) ne pouvait se faire en contournant leur psychose propre et son rapport au « métier d'analyste », que celle-ci soit personnelle, ou agie par un proche, ou simplement « de situation ».

Ces analystes ne peuvent aisément confondre les différentes dimensions de la transmission du savoir analytique. Il est loin le temps où l'on pouvait confondre élève et héritier de Freud ou de Lacan. Élèves, ils ne le sont pas toujours, héritiers oui, avec ce que cela comporte de dette à payer *pour* l'autre, là où celui-ci ne l'a pas payé lui-même. Or il me semble, et ceci est une incidente, que cette certitude et les *difficultés de vie* qu'elle

entraîne, expliquent leur irritation à l'égard d'un certain enseignement universitaire de la psychanalyse qui tendrait à accréditer une simple notion d'élève. De ce type d'achoppement, les universitaires aussi doctes soient-ils, n'ont aucune idée; elle est inhérente à la seule pratique de l'analyse, (ce qui ne signifie pas qu'il faille nécessairement être analyste, mais « être pris dans l'Acte analytique »), où la répétition et le transfert sont en position maître.

Héritiers d'une folie autant que d'un savoir. Savoir de par son analyse et non seulement de par le travail intellectuel et livresque rend les choses bien moins belles. Il arrive aussi qu'on y perde toute certitude, qu'on s'y blesse, qu'on dérape, que l'on meure. Savoir, cela rend moins friand de reconnaissances officielles.

Si je parle de psychose ce n'est pas dans le sens d'une symptomatologie apparente, mais dans la mesure où ce qui se répète est *directement lié aux phénomènes du langage*, avec retour dans le réel d'un innominé. Pour que cela apparaisse il faut une séquence minimale perceptible; dans la transmission du savoir analytique par la voie de l'analyse, cette séquence est constituée de trois générations d'analystes, c'est-à-dire qu'elle nécessite au moins une répétition d'une coupure non nommée, ce qui fait deux coupures. Ces générations ne sont pas assimilables à la suite chronologique d'analystes-analysants directe, au sens où Untel analysant de Lacan serait son fils qui devenant analyste, aurait à son tour des analysants-fils, ceux-là étant nécessairement petits-fils (fausse troisième génération) du premier. Il faut se garder de comprendre de manière aussi simpliste les filiations. Les générations sont des générations de discours... comme on l'entend en grammaire générative... il y aurait engendrement de discours analytiques consécutifs. La séquence de meilleure lisibilité serait une séquence de trois discours, même s'ils se réclament être le même ou du même. Ceci ne signifie nullement que dire discours soit équivalent à un tout homogène non contradictoire et que la suite des discours obéit à une causalité linéaire quelconque, bref le discours analytique n'est pas de l'UN.

L'émergence du psychotique (chez ceux notamment dont ce n'est pas nécessairement l'aspect dominant) est toujours sollicitée par l'institution, mais se produit aussi dans toute situation de vie ou de travail qui exclut l'expression des tensions pulsionnelles de haine ou d'amour de par un discours qui se présente comme plein et ne laisse ni place ni trace aux trous, au rien du sens, installant une fausse continuité là, où les sujets ne pouvant nommer l'innommable, agissent une chose et croient parler une autre.

Mais l'on répond à une situation, ou à un discours avec ce que l'on peut analyser chez soi, et il existe un transfert de travail, comme un trans-

fert au discours. Un discours psychotique (plusieurs générations qui n'incluent pas leur discontinuité comme une différence) produit soit un évitement pur et simple, soit l'émergence de sa propre psychose, qu'elle soit personnelle ou agie par un proche. Ce que l'on rencontre en tant qu'analyste dans une société d'analystes où il y a toutes sortes de liens, est analysable non comme expérience première, mais comme déjà une répétition. La rencontre de la psychose mobilise ce qu'en chacun il y a déjà du psychotique.

Si l'on considère que Lacan a engendré un discours initial, la deuxième génération — le plus souvent effectivement analysée par lui — a déjà produit une certaine élaboration théorique *et* des analystes. Ces élaborations (d'élèves) circulent et sont directement abordables par tous, coexistant avec le discours initial qui se poursuit. Une troisième génération serait celle qui ne peut pas ne pas avoir à connaître ces élaborations de deuxième génération, et ceci indifféremment du rapport direct ou indirect à Lacan ou à ses élèves-producteurs. Ces analystes sont troisièmes par rapport à l'existence d'un discours initial et d'un autre qui en dérive, discontinu, hétérogène au premier. Ceci se complique du fait que chacun a également affaire à la folie particulière de son analyste, folie qui le soutient dans le maintien de sa question à la psychanalyse.

Il y a donc coupure entre la production première (sans parler de ce qui se passait et se passe par rapport à Freud...) qui, du fait d'être à cette place d'origine, est le plus souvent traitée comme un tout homogène sans coupures ni contradictions internes — ce qui est évidemment utopique — et les secondes, puis, après une nouvelle coupure, les troisièmes, qui n'intègrent jamais le tout des précédentes, etc. Le terme de coupure n'est pas à entendre comme coupure épistémologique, ni même comme divergence, mais au contraire comme discontinuité inconnue et du texte qui s'énonce, et de son énonciateur. La divergence se dit, la discontinuité est, mais n'est pas marquée comme existante. Il y a coupure même si l'on se prend pour le plus fidèle des élèves.

*La théorie de Lacan et celle transmise par ses élèves n'est pas la même.*

La troisième génération est en fait la première à pouvoir, bien que de manière très confuse, entrevoir ce fait et subir la violence de son silence. Elle est en mesure de l'entrevoir non par une simple réflexion théorique mais par l'émergence dans sa pratique de l'analyse, d'incohérences subites, d'impossibilités pures et simples de reprendre ce qui pour l'autre « génération » semblait aller de soi. A cela s'ajoute le parasitage idéologique et doctrinal de l'École (et de ses dépendances) en tant que lieux d'enseignement officiel de ce discours initial, lieux qui *agissent* comme équivalents d'interventions d'« un autre » analyste. Justement d'un autre et pas de Lacan, mais d'un sbire en plus (cela étant une raison suffisante pour

expliquer pourquoi ceux-ci s'attirent souvent très injustement l'inimitié de beaucoup : plus ils sont zélés, moins on les aime).

Cette discontinuité radicale dans la transmission du savoir analytique est, non pas comblée mais mise en lumière dans ou par la passe. Elle pourrait, si celle-ci « marchait idéalement », permettre la mise en place de ces vides, et éviter ce qui à partir de ces discontinuités, de ces trous, de ces absences, de ces riens irremplaçables par des quelques choses, pousse à agir en toute méconnaissance de cause.

Trous qui font causer ici, agir ailleurs. Trou-moment où littéralement il n'y a pas de sens possible à faire entre deux temps logiques qui se donnent comme un avant et un après, sauf à fabriquer du mythe familial ou à utiliser des bouts de discours — castration, phallus, nœuds, figurines diverses — de manière mythique.

L'on conçoit que l'écriture symptomatique soit venue à un moment, et pas n'importe lequel par rapport à ces divers engendremens. L'on conçoit aussi qu'elle soit d'une utilité certaine pour ceux qui la pratiquent et s'y exposent, bien que l'on puisse concevoir d'autres outils de recherche et/ou de thérapie. D'autres outils pourraient s'imaginer certes, mais ils seraient vite impraticables pour des raisons propres à la politique des institutions analytiques, et la nécessité pour chacune d'elles de maintenir, fut-ce au détriment de l'avancée de l'analyse, sa doctrine comme un tout intangible.

Il n'est pas question ici d'accuser l'éventuelle « méchanceté » d'une institution quelconque, mais plutôt d'évoquer comme lieu impossible pour la création tout lieu institué, fut-il d'analystes. Je dis création de la manière la plus concrète possible, dans le sens de faire autre chose que ce qui est déjà prévu ou imaginé comme déjà-là. Et cependant c'est parce que ces institutions existent, que des *ailleurs* peuvent s'imaginer. Même ce qui se dit ici en balbutiant ne serait pas possible sans l'adossement aux murs d'une École. A chacun ses « amurs »... Les « amurs » de Lacan étaient ceux de Sainte-Anne, les miens sont ceux de l'École. Est-ce à dire que je vais mieux ou moins bien... d'avoir l'air appuyé sur autre chose que l'enceinte de la folie?

En d'autres termes : est-ce mieux de prendre appui sur la doctrine ou sur les murs d'un asile?

Et à ce propos, je renverrai à la lecture de certains passages du livre récemment paru de W. Granoff « Filiations », dans lequel l'auteur traite des filiations freudiennes; voici à titre indicatif un passage, p. 119-120 : « Ce avec quoi le sujet en analyse négocie prudemment son rapport ce n'est pas... Non! La négociation se fait bel et bien avec ce que pour l'ins-

tant je propose de nous autoriser d'appeler *sa doctrine*. Le sujet négocie ce qu'il croit penser avec ce qu'il croit que Freud pensait et ce qu'il en a dit. Il négocie avec une doctrine qui est aussi pour lui à redouter comme une consigne ». (Qu'on signe?) Et plus loin : « Or, il est criant d'évidence que, si l'analyste en exercice manque de quelque chose, même et surtout si ce manque est par lui-même aménagé, c'est bien au niveau de la doctrine. » Livre passionnant, mais si je choisis ce passage, c'est parce qu'il soulève la question traitée ici et parce que en même temps je ne peux reprendre la formulation telle quelle, car si l'on parle de « doctrine », peut-on dire « ma » doctrine ou « sa » doctrine? Il me paraît évident que la notion même de doctrine implique le pluriel et exclut le singulier, et signifie que l'on est quelques-uns à y croire, et à la pratiquer, c'est-à-dire à avoir en commun la *même* doctrine. On ne peut parler de doctrine que dans la mesure où elle fait loi pour tous : donc ni un, ni deux, ni trois, au moins quatre.

La doctrine commencerait alors à quatre? Et si c'était ça les désormais inévitables « cartels », dont la doctrine serait l'une en plus? Le travail exigible pour entrer dorénavant à l'EFP serait celui d'un groupe de quatre capable de faire ex-sister une doctrine... Pourquoi pas. En tout cas c'est un minimum exigible comme illusion de cohérence avec l'enseigne d'une école qui ne se démentirait pas comme telle.

Or, de partager la même doctrine ou de croire qu'on partage la même, sans que les participants s'en parlent, parce que cela leur est impossible et parce que cela n'existe que si l'on nie les trous (on ne peut s'en parler que si on les nomme) nous ramène au cas de la communication ineffable citée plus haut. « ... Mais une telle communication n'est pas transmissible sous la forme symbolique. Elle ne se soutient que dans la relation à cet objet... C'est ainsi qu'elle peut réunir un nombre indéfini de sujets dans un même idéal »... A cette époque-là, Lacan ne se préoccupait pas de faire survivre à sa personne une École, et ne se préoccupait pas du minimum exigible pour la transmission de la doctrine : on pouvait travailler à moins de quatre.

« Alors on ne se parle plus? On s'écrit. » Et dans l'Ordinaire on laisse derrière soi des petits cailloux blancs pour que l'on puisse se retrouver... cailloux et non panneaux de signalisation, signes d'un passage. Signes de vie pour ne pas mourir isolés dans un travail qui ne peut tous les jours se soutenir comme tel.

« *JE* » signe, la signature n'est pas « Je ».

« *MOI* » seul signe.

« Je signe » est un acte qui peut parfois être l'écriture du nom propre.

« Je signe », peut aussi être ma gueule.

Rendez-vous compte... si l'on exigeait de la part des analystes en guise de signature d'avoir de belles gueules... Ça serait autrement plus sérieux, et ça tiendrait enfin compte du racisme dans un groupe.

Qu'est-ce qu'une gueule qui vous revient?

On ne signe pas, mais les articles semblent avoir des liens *lisibles* et livrent dans un même ensemble l'image d'une référence commune qui n'est pas « une » théorie, mais l'ensemble hétéroclite *avec quoi* l'on écoute les analysants et avec quoi ceux-ci écrivent. C'est ça l'état de la science analytique, que cela fasse plaisir ou non. Et si l'on écrit avec un certain plaisir dans l'Ordinaire, je pense que l'impression de dire la vérité y est pour quelque chose.

Freud livrait bien plus qu'il n'est coutume aujourd'hui de le faire « avec quoi » il écoutait ses patients. Il semble que plus la théorie devient massive, pour ne pas dire quantitativement épaisse, plus les analystes donnent le change en traitant les écrits « Théoriques » comme seule source de leur écoute, ajoutant noblement « leur analyse personnelle »; parfois comme si leur entourage analytique et leur vie non analysée ne devaient jouer aucun rôle.

Il est également de mauvais aloi de parler d'affectivité. Certes, j'en vois les pièges et les bêtises, mais l'amour et la haine font partie tels quels de nos analyses et ne se « liquident » pas comme on le pense. Se barder de mathèmes ne fait que mettre plus à l'ombre cette question qui resurgit partout si l'on y prête attention. Raccourcir les séances peut aider à lutter contre sa haine par exemple, mais combien est-ce là une solution dérisoire!

Je pense à une phrase de Winnicott : « Dans l'analyse ordinaire, l'analyste n'a pas de difficulté à manier sa propre haine, cette haine reste latente. » Dans l'esprit de Winnicott, l'analyse ordinaire s'oppose à l'analyse de psychotiques; mais l'analyse « didactique », est-ce une analyse ordinaire? Et ce qui de l'analyse se poursuit entre analysants d'un même analyste (par exemple)... Est-ce de l'analyse ordinaire? Il me semble au contraire que la haine fait rage. L'amour aussi, mais on en parle plus aisément.

Lacan et Winnicott mettent cependant l'accent davantage sur l'aspect « haine ». Lacan en parlant de « l'action formatrice d'un individu sur les personnes de sa dépendance », et Winnicott en disant : « J'émetts l'hypothèse que la mère hait le petit enfant avant qu'il puisse savoir que sa mère le hait »; à quoi Lacan peut répondre en disant que « Les sentiments sont toujours réciproques. »

Si Leclaire dans son livre « On tue un enfant », parle du discours (eh oui « discours »...) de l'amour dans l'analyse et de la capacité de l'analyste de l'entendre comme tel, la haine y est moins abordée. On peut toujours dire, et cela est trop évident pour être honnête, que lorsqu'on parle de l'amour on y désigne par la force des choses, en même temps son autre face, la haine. Cela est une facilité. La haine, pas moins que l'amour, devrait être à l'ordre du jour dans les écrits analytiques « personnels ».

Et si les analystes étaient les enfants tués de leurs analystes? Quel étrange éclairage cela donnerait-il à ce livre... qui pourrait s'appeler « On tue un enfant-analyste ». Car pour devenir analyste on peut finir par croire, et rien ni personne dans l'enseignement officiel de la psychanalyse ne le dément, (pour cela il suffit d'écouter les différents séminaires ou groupes de travail où l'on verra toute folie bannie) qu'il faille tuer en soi l'enfant merveilleux que l'on était, le fou merveilleux, le merveilleux dingo qui, à son analyste et rien qu'à lui, disait la vérité.

Et dans l'Ordinaire? Il semble à le relire que la haine et l'amour y ont leur place. Est-ce parce que l'on n'y signe ni ne contresigne? Mais il suffit de parcourir les différents numéros pour s'apercevoir à quel point cette marge du discours qui permet que tout cela se manifeste, est difficile à tenir. Nous sommes tous prisonniers de l'image de marque du « bon article », et ce n'est pas en en faisant sciemment de « mauvais », ni en pratiquant de l'écriture automatique que cette marge sera occupée. Ce sont les brisures du texte, leurs suites, les rapports insidieux du délire et de la « Théorie-déjà-là », la place et le sort des citations de l'autre et des autres, qui doivent être inclus dans la relecture de textes datés, si l'on veut rendre un peu plus accessible la vérité sur la pratique de l'Acte analytique.

« Ce n'était donc que cela! » s'exclamèrent-ils, en allant chacun de son côté planter des choux.

Tandis que j'écris cela, passe un disque de Mahler :

« Der Abschied »  
« L'Adieu ».

13.1.1976